

## Disparaître

Denise Desautels

Numéro 792, septembre–octobre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86237ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Desautels, D. (2017). Disparaître. *Relations*, (792), 42–43.



*continuer à parler  
tant que la langue porte*  
ANTOINE ÉMAZ

*Étoile barbelée  
Toutes les cendres  
– pensée*  
ISABELLE BALADINE HOWARD

*Nous saurions que quelque chose commence  
dans le sentiment de reconnaissance.*  
CATHERINE MAVRIKAKIS

*Disparaître* de la série *Rester/Partir*, 1995,  
cadre de métal, verre convexe et cendre, 43 x 35 x 5 cm.  
Collection du Musée national des beaux-arts du Québec.  
Photo : MNBAQ, Patrick Altman

# Disparaître

Texte : **Denise Desautels**

Image : **Sylvie Cotton**

Le 9 avril 2017 – pendant L'Art de la joie,  
Manif d'art 8 – alors que j'entre presque  
par hasard dans l'exposition Le temps file.  
La vanité dans la collection du Musée  
national des beaux-arts du Québec.

Ça commence souvent par une voix.  
Cette fois c'est la tienne  
tandis que j'avance désinvolte  
comme si le temps ne filait pas  
comme s'il n'était pas toujours *cinq heures  
du soir*

– heure du chant funèbre de Lorca  
parmi quelques portraits regards d'inconnus  
des natures mortes aux crânes  
au fromage aux fleurs  
et tant d'objets de corps fugitifs  
de corps migrants.

Tu dis silencieusement *Disparaître\**  
tu dis *Rester/Partir*  
comme si faire demi-tour était encore possible.

Ta voix. Est-ce pour me retenir  
– suis pourtant incapable de m'en détourner  
qu'elle m'éloigne du plus inquiet du pire ?

Tu dis *Parfois j'ai peur*  
tu insistes  
tu dis *Contempler la mort*.  
La cendre sous le verre ovale nous regarde  
dépouillée mais pleine de rêves respirations.

Comment faire pour que rien ne se perde ?  
que ce magma de cendre cerclé de métal  
ne devienne pas juste chaos ?  
Tout un passé-présent à relire  
à réentendre en chaque grain.

\* Emprunts faits à Sylvie Cotton : *Disparaître, Rester/  
Partir, Parfois j'ai peur, Contempler la mort, la mort  
réveille*, et les mots «chaussures» et «valise», objets  
vus dans son atelier et dont nous avons parlé ensemble.  
\*\* *Un monde inondé*, œuvre du photographe Gideon  
Mendel.

Combien d'algues et d'âmes encore vivantes  
plus souples qu'avant nomades en elle ?  
Combien de mots étourdis de larmes  
otages qui rêvent sous le verre ?

Tu dis de nouvelles algues et de nouvelles  
âmes  
atterrissent ici tous les jours.  
Ça se bouscule s'entasse étouffe  
et on en attend encore.  
Loin de tout meuble de repos d'agonie.  
Sans rien. Ni chaussures ni valise.

Comme si on était après.  
Quand il y a la cendre  
et qu'on imagine des arbres debout.  
La forêt de l'après.  
Sans oiseau. Nue.  
Dans le silence volubile qui suit  
le grand chambardement.  
Quand tout n'est plus que leurre  
qu'horizon de mer et de rose  
dans la forêt.

La marée miroir mollement monte.  
Un matin gris monte  
la terre a bougé cerclée d'or.  
Nos pronoms se liguent contre ce qui  
s'absente de nous.  
*Aimer* s'est éloigné.  
Le rejoindre – nous reste-t-il quelques épines ?  
Dire reviens *aimer* reviens pose-toi ici où  
c'est encore probable encore chaud  
où il y a encore tant à faire.  
Cendre comme sable devant toi  
douceur en attente. Encadrée.

Combien de temps encore l'apparition  
tiendra-t-elle ?

Où aller avec si peu ?  
J'ai beau appuyer fort  
demander délicatement à mes doigts  
exiger d'eux penser à toi que  
*la mort réveille*.

Tu dis face à face  
elles sont nous sont deux sont nombreuses.  
La cendre les rassemble.

Or l'apparition a eu le temps de se  
métamorphoser.  
Où aller maintenant avec ce *monde inondé\*\** ?

Une tête flotte seule entre mur et eau  
accolée à son reflet.  
Des yeux déjà lointains sont enfermés  
dans trois rectangles emboîtés  
les uns dans les autres.  
Trois. Turquoise marron encre.  
Trois. Pour une seule figure captive qui regarde  
droit devant elle  
le monde incompatible.

Ce qui s'en va se perd ce qu'on cherche  
à retenir des cœurs  
on dirait des ombres en croix.  
Un encadré de mémoire.

Où aller avec mes propres mots pluriels ?  
Je dis *les cendres ne laissent aucune syllabe  
approcher*  
je dis *c'est l'épouvante dans l'ovale cœur*.

Tu me regardes.  
Tu dis nous serons debout  
nous mettrons nos peurs nos morts ensemble.  
Il y en a toujours eu trop jusque dans ma voix  
tu le sais et nous parlerons ensemble  
de nos petits et petites disparus. Nous les  
replacerons  
les uns les unes après les autres sous le verre.  
Des grains de photographies  
d'ils d'elles de nous en vaste nombre  
à feuilleter pour que la mémoire ait un sens.  
Le monde dans le face à face du cœur ovale  
dans le face à face de Goya  
et de son ami *el juez* Altamirano  
avant que le noir du pire recouvre tout.  
Avant l'inventaire vain des violents désastres  
de l'ordre.  
Nous nous serrons les coudes nous nous  
aimons  
à tour de rôle poitrine haletante.

J'aime penser la cendre est un tableau  
de famille et d'histoire sous un verre ovale.  
J'aime penser la cendre comme une œuvre  
d'art  
entre mes mots – la tienne.